

## Sermon de l'Ascension

« Les communistes sont tellement patriotes qu'ils ont deux patries : la France et la Russie ! » Ce trait d'esprit fameux du Général de Gaulle vaudrait-il aussi pour nous, chrétiens ? Car à bien lire et relire les lectures de la messe de ce jour, nous ne savons plus tellement à quelle patrie nous appartenons : la terre, le Ciel ou bien les deux ?

Tout d'abord, il semble bien que c'est au Ciel, et à lui seul, que nous appartenons. Le nom même de la fête de l'Ascension, en effet, signifie ce départ du Christ, ou plutôt ce retour du Verbe auprès du Père d'où il était pour ainsi dire descendu pour embrasser notre condition charnelle : l'Ascension est d'abord, et avant tout, une glorification du Christ mort et ressuscité pour notre salut : « Et maintenant, ô Père, glorifie-moi de la gloire que j'avais auprès de toi avant que le monde fût » (Jn 17). En outre, par ce retour, nous le savons pour l'avoir appris au catéchisme, Jésus nous ouvre les portes du Ciel qui nous avaient été fermées par le péché : il est fait premier de cordée d'une l'humanité régénérée, ou pour le dire avec S. Paul, « prémices de ceux qui se sont endormis » (1Co 15, 20).

Ainsi donc, toute la tradition chrétienne unanime nous exhorte à nous souvenir que notre vocation est une vocation céleste, et que nous ne nous sanctifions que pour autant que nous nous rapprochons de cœur et d'esprit de Ciel où trône notre Seigneur dans la gloire. Quel malheur de voir tant d'hommes, et – hélas ! – tant de chrétiens, vivre ici-bas comme s'ils ne devaient jamais quitter ce monde, obnubilés par le mirages d'un bonheur factice, alors que « notre cœur est sans repos tant qu'il ne repose en [Dieu] ». Comme ces chrétiens gagneraient à méditer ces paroles de l'apôtre bien aimé : « N'aimez ni le monde ni ce qui est dans le monde. Si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est pas en lui. Car tout ce qui est dans le monde - la convoitise de la chair, la convoitise des yeux et l'orgueil de la richesse - vient non pas du Père, mais du monde. Or le monde passe avec ses convoitises ; mais celui qui fait la volonté de Dieu demeure éternellement. » (1Jn 15, 17). Ou encore ceux de S. Paul : « Ainsi donc, vous n'êtes plus des étrangers ni des hôtes ; vous êtes concitoyens des saints, vous êtes de la maison de Dieu. » (Eph 2, 19). C'est là tout le sens de la collecte que nous avons entendue et priée tout à l'heure : « Accordez, nous vous en prions, que nous habitions aussi nous-mêmes en esprit dans les cieux. »

Habiter chaque jour davantage les Cieux que nous avons reçus en héritage par notre baptême : voilà la première tâche à laquelle la fête de l'Ascension nous invite à nous adonner.

« Alors quoi ! » Diront certains. Faut-il se terrer comme des reclus dans un ermitage en attendant la Parousie ? Notre vie ici-bas n'a-t-elle aucun sens ? N'est-elle pour ainsi dire qu'un accident de l'histoire du Salut ? Devrions nous imiter les cathares, qui haïssaient ce monde matériel, et dont on dit que les plus zélés se laissaient pratiquement mourir de faim à force de mortification ?

Que nenni ! C'est la seconde grande leçon de l'Ascension : la terre n'est pas qu'un lieu exil, elle n'est pas qu'une vulgaire salle d'attente du Ciel. Ce monde a aussi sa dignité, qui n'est pleinement honorée et respectée que pour autant qu'on lui préfère le Ciel, dont il est le marchepied. C'est justement pour avoir oublié cette subordination que l'humanité révoltée a fait de la terre un « monde » mauvais, au sens johannique, une gigantesque « structure de péché » (Jean-Paul II) dans laquelle il nous faut sans cesse ramer à contre-courant des passions et des idées à la mode.

Dès lors, bien loin de fuir le monde, il faut faire nôtres ces paroles des anges adressées aux apôtres lors de la montée de Notre Seigneur dans les Cieux : « Hommes de Galilée, qu'est-ce que vous admirez en regardant le ciel ? Comme vous l'avez vu monter au Ciel, ainsi il reviendra. » (Ac 1). Autrement dit : ne restons pas les bras ballant à pleurer notre paradis perdu, mais agissons, nous qui par le don de la grâce, jouissons déjà des arrhes de la vie éternelle.

Comment ?

Il y a là deux manières principales.

La première nous a été donnée dans l'évangile d'aujourd'hui par S. Marc : « Allez par le monde entier, et de toute créature, faites des disciples ». (Mc 16). Ce verset nous invite à nous interroger sur le lien entre la foi et le monde. Quel rapport y a-t-il entre les deux en dehors de celui de l'antithèse terre / ciel que nous avons évoquée précédemment ? Et bien d'une part, la conversion des païens arrachera autant d'âme à l'emprise d'un monde créé bon, et qui garde sa bonté en lui-même, mais qui est voué à la perdition par le péché des hommes. D'autre part, convertir des âmes affaiblira d'autant le règne du péché, contribuant ainsi... à rendre le monde meilleur. Qu'il me soit permis ici de citer le Saint Père dans sa première homélie à la chapelle sixtine : « la mission est urgente en ces lieux [où Dieu n'est pas connu et pas aimé], car le manque de foi entraîne souvent des drames tels que la perte du sens de la vie, l'oubli de la miséricorde, la violation de la dignité de la personne sous ses formes les plus

dramatiques, la crise de la famille et tant d'autres blessures dont notre société souffre considérablement. »

La seconde grande manière d'agir dans le monde, nous la connaissons, nous – je parle pour moi et quelques autres parmi vous) - qui nous préparons à commémorer le centenaire de l'Encyclique *Quas Primas* sur la royauté du Christ lors du pèlerinage de Chartres. Une fois que le vrai Dieu est connu et aimé d'un grand nombre d'hommes, la dynamique de l'incarnation pousse ces hommes à organiser les sociétés dans lesquelles ils vivent selon les exigences et les valeurs de l'Évangile. C'est ainsi qu'ils donnent naissance à des chrétientés. La chrétienté, c'est la foi chrétienne et la charité vécus concrètement dans des institutions qui reconnaissent la loi naturelle et divine comme norme ultime intangible de toute législation humaine, et qui donne à l'Église toute sa place de « Mère et éducatrice des peuples » (Jean XXIII). Des sociétés sur lesquelles règne le Christ, qui le jour de son Ascension est remonté siéger à la droite du Père pour exercer l'autorité que celui-ci lui a donnée.

Cette doctrine de la chrétienté et de la royauté du Christ a parfois été contestée. « Elle est dépassée ! » Disent les uns, « à l'heure des démocraties libérales et pluralistes ». « Elle est inégalitaire », disent les autres (qui sont en fait souvent les mêmes), puisqu'elle conduit à hiérarchiser les religions et donc, au moins indirectement, les citoyens.

A ces critiques, Pie XI, l'auteur de *Quas primas*, répondait par une question : Aspirez-vous à vivre dans un monde où règne enfin la paix ? (nous sommes seulement quelques années seulement après la fin de la Grande Guerre ?) Alors reconnaissez, sur vos âmes comme sur vos nations, l'autorité suave de Celui qui est le Prince de la Paix.

Nous pourrions aujourd'hui dire à ceux qui pleurent avec nous le vote de la loi sur l'euthanasie : Aspirez-vous vous aussi à vivre dans un monde où la vie soit respectée et défendue, de la conception à la mort naturelle ? Alors pourquoi réprouber le règne social de Celui qui est la Vie et qui la donne en plénitude ?

Sans doute, l'avènement d'une nouvelle chrétienté aux dimensions de la France, a fortiori de l'Europe, n'est pas pour dans deux semaines, ni dans six mois, ni même dans 20 ans. C'est pourquoi l'évangélisation et la pratique quotidienne de la charité envers tous doit rester la priorité. Mais tâchons de garder l'inspiration d'un don Gérard qui au plus fort de la tourmente, lança sous la forme d'un livre un gigantesque cri d'espérance : « Demain, la chrétienté ! »